

Amelia Gray



MENACES

Traduit de l'anglais
par Théophile Sersiron



MENACES

AMELIA GRAY

MENACES

Traduit de l'anglais par Théophile Sersiron

Éditions de l'Ogre

OGRE N° 30

© Éditions de l'Ogre, 2019
pour la traduction française
Couverture : © Arthur Pumarelli
Studio d'édition : Abble

THREATS : A Novel by Amelia Gray
Copyright © 2012 by Amelia Gray
Published by arrangement with Farrar, Strauss and Giroux, New-York

ISBN : 978-2-37756-053-0

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur
75002 Paris

I.

LE SCOTCH ENTOURANT le paquet était doublé de ficelle cirée. David tâtonna en essayant de glisser les ongles sous le bord du ruban adhésif. Il n'avait aucune envie d'aller chercher un couteau à la cuisine et préféra perdre du temps à examiner chaque recoin du colis pour trouver l'extrémité qu'il allait pouvoir décoller. À l'intérieur se trouvait une boîte en polystyrène, fermée elle aussi par du scotch épais. Un reçu était attaché au couvercle, indiquant des frais de crémation de 795 \$, des frais d'emballage de 25 \$ et des frais de livraison de 20,95 \$.

Le colis faisait une cinquantaine de centimètres carrés. Il était criblé d'autocollants rouges avec un dessin de verre brisé imprimé dessus. L'adresse de retour était celle d'un funérarium de la ville. David posa le colis sur la table basse entre les magazines de cuisine de Franny et un tas de vieux journaux. Certains des mots croisés terminés dataient d'il y a plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être. Franny avait l'habitude de lire le journal, et David de remplir les mots croisés. Il emporta les journaux au sous-sol et les déposa dans un coin reculé.

2.

FRANNY NE LUI AVAIT jamais reproché ses moments de confusion. Un jour, un groupe de geais querelleurs les avaient stoppés dans leur promenade. Deux des oiseaux se tournaient autour, louvoyant et s'esquivant, se becquetant les ailes avant de reculer. Ceux qui les entouraient émettaient une sorte de violent bruit d'eau. Leurs ailes bleues étaient déployées, comme si quelqu'un avait laissé tomber son écharpe au sol. Ils évoluaient en ligne serrée autour des combattants au centre.

Elle lui avait pris la main. « Tu es au milieu de la route », dit-elle.

Il savait qu'il s'était trouvé quelqu'un de bien avec Franny. Après seulement quelques mois de rencards au cinéma, ils avaient annoncé leurs fiançailles. Ils avaient invité le père de David au restaurant et lui avaient appris la nouvelle alors que leurs plats arrivaient. Le père de David songea à quel point Franny était grande, à quel point elle était plus grande que son fils. Même si les deux étaient assis en face de lui à table, il pouvait voir les fines lignes droites de la colonne vertébrale de Franny qui la faisait se dresser plus haut que son pauvre fils de trente ans et sa calvitie précoce, en train de se battre contre un bout de viande avec

le côté de sa fourchette. Franny avait l'air plus forte et plus âgée et plus intelligente que son garçon. Avec son couteau à beurre, et les yeux plantés dans ceux du père, elle poussa le petit morceau de steak errant sur la fourchette tâtonnante de David. *Quand même*, pensa le père de David, épouse une colonne bien droite et elle deviendra le bâton sur lequel t'appuyer.

Ce sont les patients réguliers de David qui posèrent le plus de questions. Il y avait ses amis d'enfance, Samson et l'autre, celui dont David n'arrivait jamais à se souvenir du nom, même lorsqu'il avait son dossier contenant près d'une vie entière d'historique dentaire ouvert sur les genoux. David était resté en contact avec ses vieux amis qui venaient le voir tous les ans pour leurs bilans. Ils discutaient en général des petites victoires et des défaites ordinaires des équipes de sport locales. Ses assistantes laissèrent fuiter la nouvelle des fiançailles, et les patients persuadèrent David de leur montrer une photo de sa future mariée. Après cela, tout le monde voulut en savoir plus sur sa force musculaire, sur ses talents de cuisinière, et si elle pouvait les aider à porter une table en chêne au troisième étage.

Les questions qu'on lui posa furent directes mais pour l'essentiel polies. Un patient qui travaillait à la faculté d'art de l'université locale lui demanda s'il pourrait prendre Franny comme modèle pour son cours de dessin vivant, estimant que son anatomie se prêterait ainsi à une interprétation visuelle plus simple.

« Elle est massive », dit un oncle du côté de son père qui venait le voir tous les deux ou trois ans pour ses dents et

qui avait reçu un e-mail des assistantes avec une image en pièce jointe. « Je ne dis pas ça méchamment », insista-t-il par-dessus les bruits d'aspiration.

David savait que ses patients et sa famille essayaient simplement de résoudre le mystère physique qu'était Franny. Mais la vérité est qu'il s'était toujours considéré comme un homme de taille moyenne, jusqu'à ce qu'il la rencontre et se rende compte à quel point il était petit. Une perspective qu'il appréciait.

3.

ADOLESCENTE, FRANNY s'était enfuie de chez elle et avait grimpé dans un bus, toute seule. David lui avait demandé ce qui l'avait poussée à faire ça, et elle lui avait répondu qu'elle n'avait rien de mieux à faire. Elle se rappelait cette époque avec tendresse. Pour acheter ses billets, elle avait dépensé tout son salaire d'employée d'une boutique de milk-shakes située dans la zone de restauration du centre commercial. Elle était montée dans un bus pour visiter une ville où brûlait un feu de mine dont les flammes continueraient à s'échapper des failles striant le sol pour les cent années à venir. Le brasier avait fait évacuer la région dix ans plus tôt. Franny s'était promenée en mangeant un cheeseburger acheté au café de la gare routière. Elle s'était étendue sur un coin de terre nue dans une cour d'école au beau milieu de l'hiver de Pennsylvanie et s'était sentie réchauffée. Un puits dans le sol exhalait une odeur aigre. La chaleur qu'il dégageait se transformait en vapeur sous la neige tombante qui se changeait en bruine avant de toucher le sol.

Bien qu'adulte elle n'ait jamais touché une cigarette, Franny adolescente récupérait les mégots dans le sable des cendriers de la gare routière pour les fumer. Si l'un des passagers qui l'observait s'approchait pour lui offrir une des

siennes, elle refusait. Elle estimait qu'une cigarette entière la rendrait malade. Souvent, celles qu'elle trouvait portaient des traces de rouge à lèvres, comme des empreintes de doigts cramoisies, et Franny les allumait en imaginant le genre de femmes qui décidaient de se mettre du rouge à lèvres pour faire le trajet entre l'Ohio et le Michigan.

Les filtres qu'elle examinait étaient d'une teinte ivoire et tous différemment noircis, dévoilant par là la force avec laquelle leur dernier utilisateur avait tiré dessus. Elle pouvait trouver quantité de clopes presque neuves dans le cendrier de n'importe quel arrêt de bus grâce aux voyageurs qui couraient pour attraper leurs correspondances. Elle souriait en repensant à ces années-là, mais admettait que c'était un vrai miracle qu'elle n'ait contracté aucune mycose buccale. Elle donnait à David l'impression de pouvoir partir à tout instant. Elle avait parfois comme ce genre de lueur au fond des yeux.

4.

IL SAVAIT QUE FRANNY s'était rendue derrière la maison. Elle portait une écharpe rouge comme les baies qui poussaient là-bas. Elle avait les pieds nus et du liquide lui dégoulinait sur les chevilles. « Il s'est passé quelque chose », avait dit Franny.

Elle était debout en bas des escaliers. Elle tenait la rampe et levait la tête pour regarder son mari. Ils tenaient tous les deux la même rampe. « Tu viens d'écraser des baies rouges, dit-il.

– C'est du sang. » Elle s'accrocha à la rampe et vomit sur le devant de sa robe. « Tu peux appeler les secours ? demanda-t-elle en s'essuyant la bouche avec les doigts.

– Bien sûr. » Il ordonna à son corps de trouver un téléphone et d'en comprendre l'usage. « C'est quoi le problème ?

– Bon dieu de merde, fit-elle.

– Qu'est-ce que t'as fait ? lui demanda-t-il. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

– Tu pourrais appeler les pompiers ? » Elle s'assit sur les escaliers et s'appuya contre le mur, lui tournant le dos. Il descendit s'asseoir à côté d'elle. Il posa ses mains sur son visage froid. « C'est pas la peine d'appeler quelqu'un, dit-elle. Oublie ça. Je t'aime.

– Dans quoi tu t'es fourrée ? »

Elle leva la tête et la pencha sur le côté, pour le regarder les yeux plissés ou pour simplement se reposer contre le mur. « Ça c'est ton problème. »

Ils restèrent silencieux un long moment. Il l'écoutait respirer si attentivement qu'il en oublia de respirer lui-même. Haletant, il reprit son souffle et lui donna un petit coup de coude. « Docteur, dit-il, faut que vous compreniez. »

Elle rit encore une fois.

David resta assis aux côtés de sa femme pendant trois jours. Appuyés l'un contre l'autre, ils dégageaient à eux deux une odeur puissante. En ce sens, c'était comme vieillir ensemble.

DAVID SE DIT QUE la police avait dû être alertée par un voisin passé par là quelques jours plus tôt.

« Ça fait combien de temps que vous êtes là ? demanda un agent.

– Je sais pas vraiment », répondit David. On l'enroula dans une couverture. Un pompier essayait de lui enfiler un masque à oxygène sur le visage. « Je suis désolé, je suis désorienté. Je crois qu'il y a assez d'oxygène.

– Pas dans votre monde », dit le pompier. David remarqua que le pompier était une femme. Il sentit le monde basculer jusqu'à ce qu'il porte son uniforme à elle. Ses cheveux blond paille, ceux de la femme, étaient attachés en queue-de-cheval. Il n'avait encore jamais fait l'expérience d'une queue-de-cheval. Elle lui donnait l'impression d'avoir un poids à l'arrière de la tête. Un poids qui se terminait en un seul point et lui donnait ainsi l'impression d'avoir, là, derrière, une ouverture par où des liquides pouvaient s'écouler. Ses lèvres lui paraissaient fines au toucher et il la regarda, dans son corps à lui, assise sur l'escalier. Son visage s'était affaissé sur ses os comme de la terre meuble, et le masque à oxygène lui couvrait la bouche telle une carapace translucide venue protéger ses organes.

David n'était pas sûr de savoir comment lui dire ce qui devait être dit. Il lui fallait être fort et maîtriser ses émotions, c'était une question de professionnalisme. Ce n'était pas la première fois que son travail lui demandait de la bravoure, même si chaque fois lui semblait être la première et que celle-ci lui donnait tout particulièrement cette impression-là. « Votre femme est morte », dit-il.

La pompière déglutit quelque chose. Elle avait l'air aussi désarmée qu'un homme de cinquante ans, et David eut pitié. Il tendit la main vers sa poche pour prendre un mouchoir avant de se rappeler qu'il portait un uniforme de pompier sans aucune poche, seulement des bandes réfléchissantes qui étincelaient sous le reflet des feux de signalisation et des incendies.

« Je suis vraiment désolée », dit-il.

Elle avait posé ses mains sur le masque à oxygène comme s'il s'agissait d'une extension de son visage.

« Nous allons devoir vous poser quelques questions », continua David.

Elle secoua la tête. « Je peux pas. » Sa voix était étouffée par le masque. « Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

– C'est normal, dit David, ce que vous ressentez est normal. » Il pouvait voir ses yeux à l'intérieur des siens alors même qu'il occupait son corps à elle. Il faisait chaud sous l'uniforme ignifugé. Il s'imprégna de ses souvenirs. Il ressentit une envie forte de s'asseoir avec elle dans une baignoire et de lui laver les épaules. Il claqua une main gantée contre sa cuisse pâle et froide à moitié couverte par

la robe de chambre en flanelle vert et noir de David, sa plus crasseuse, celle qui avait toujours l'air d'avoir été tirée de derrière le chauffe-eau.

David et la pompière s'accroupirent dans les escaliers. Il avait l'impression de regarder la scène comme l'aurait fait un ange incapable de prendre de la hauteur. Il se tourna maladroitement dans l'épaisse combinaison ignifugée pour observer le bas des escaliers. Les marches étaient couvertes des fluides corporels et des déchets excrétés là par un corps en vie et l'autre mort. Son bas de pyjama gisait abandonné en un tas de tissu souillé.

Il regarda la pompière qui occupait son corps et vit que son pied gauche portait encore sa pantoufle mais que l'autre était nu. La seconde pantoufle avait été oubliée au bas des escaliers. La pompière restait emmitouffée dans sa couverture. Les relents qui se dégageaient d'elle en s'élevant dans l'escalier étaient d'embarrassants effluves de l'enfance. David en fut pris de vertige, et il essaya de se concentrer sur le visage fin et flou derrière le masque à oxygène.

« Je suis désolé », dit-elle. Elle pleurait. David n'avait jamais vu autant d'émotion chez un fonctionnaire, excepté la fois où un employé de la poste avait appris la mort de sa fille par téléphone en plein milieu du rush de Noël, et il observait à présent son propre corps vivre la même chose. Il avait vu l'employé de la poste décrocher le téléphone et se prendre la tête entre les mains en sanglotant, les coudes posés sur une balance électronique. David était venu pour envoyer des documents à l'avocat de sa mère, mais il fut touché par la scène et fit par la suite envoyer des fleurs à ce

bureau de poste. Il ne connaissait pas le nom de l'employé et adressa donc le bouquet de lis au bureau tout entier. Ça lui avait semblé la chose à faire d'un point de vue de contribuable.

La pompière serra la couverture bleue, le souffle court. Elle essaya encore une fois de se toucher le visage et rencontra le masque à oxygène qu'elle écarta. David tendit sa main gantée pour lui toucher le bras, puis il ôta son gant et la toucha de sa main nue. Il lui remit le masque sur le visage.

« Vous pouvez y aller, parlez-moi de ce qu'il s'est passé. »

La pompière se frotta le visage et la bouche. « Je peux pas en parler. C'est trop embrouillé. »

David se sentit comme un chien observant bêtement le moment le plus sombre de la vie de son maître. « C'est normal », dit-il.

Il prit conscience d'une douleur dans son bras et vit qu'on lui administrait des fluides par intraveineuse. Il était revenu dans les dimensions de son corps. Le masque à oxygène lui couvrait son visage, et sa douceur apaisante lui alourdissait les paupières. Et puis il y avait Franny, qui ressemblait à un meuble au design moderne sous la bâche de la police. Son corps avait purgé ses intestins à côté de lui au cours de leur séjour commun sur l'escalier. Il chérissait la vie qui sous-tendait cet acte, l'odeur d'une chose vivante à ses côtés, battant d'une vie bactérienne jusque-là hébergée par son corps, comme un enfant en quelque sorte, éjecté à présent dans la faible lumière, des bactéries se nourrissant les unes des autres avant de disparaître. Il se demanda si un fleuriste pourrait livrer des fleurs directement sur les escaliers.

Le corps de Franny s'était raidi avant de se ramollir à nouveau à côté de lui sur l'escalier, et il devait à présent être aussi malléable qu'un mannequin de cire. Au milieu des efforts de la police pour sécuriser les lieux, elle avait été oubliée au sol. Un ambulancier l'enjamba. *Douce Franny*, pensa David.

6.

DAVID CONNAISSAIT BIEN LE DÉCLIN. À la mort de son père, le sous-sol de la maison en avait été la victime involontaire. Son père avait pris l'habitude d'y descendre même quand il avait eu du mal à marcher, s'accrochant à la rampe et s'arrêtant à chaque marche pour souffler, examinant les imperfections sur le mur. Quand il réémergeait, il disait parfois : « Sous nos pieds et hors de nos têtes », mais finissait toujours par y retourner. Pendant ses derniers jours, David entendait son père au sous-sol presque tous les soirs. On aurait dit qu'il fouillait des cartons et qu'il enfonçait des clous dans des planches.

Après sa mort, le sous-sol s'était vu submergé par le laisser-aller. Cet endroit composé d'une chambre d'amis, d'une salle de bains, d'un salon, d'un atelier et d'une remise sur dalle de béton s'était transformé en une seule et même entité dévastée. De la poussière s'échappait des conduits d'aération encombrés, se déposant en fine couche sur les outils de l'atelier. La chambre d'amis débordait de pourritures. Dans la salle de bains, l'eau des toilettes s'était évaporée en laissant une ligne minérale dessinée sur la céramique. Un oiseau avait construit son nid dans la fenêtre fissurée du sous-sol et des brindilles étaient éparpillées au sol. Sans autre source

d'air, la moisissure avait envahi les murs humides. Les tuyaux abritaient tout un écosystème de rouille. Une unique pousse verte émergeait de la bonde du lavabo de la salle de bains. Les murs semblaient recouverts d'un duvet. Les cartons étaient ramollis par l'humidité. Dans la chambre d'amis, un tas de feuilles ressemblait à une bauge d'écureuil. Le placard de la chambre renfermait des manteaux rendus légers par le travail des mites. Sur une étagère de la remise, l'une des conserves de pêches avait éclaté et laissé couler son contenu le long du mur, attirant des fourmis, qui avaient alors attiré des lézards, qui avaient attiré un chat, entré là après avoir déchiré l'une des moustiquaires et abandonnant derrière lui les queues tortillantes de ses proies. Le chat avait quitté les lieux avant que David ne découvre les dégâts, laissant malgré tout l'odeur chargée d'ammoniaque de son urine sur une pile de livres de cuisine dans un coin de la remise. David les recouvrit avec d'autres livres de cuisine, qu'il avait descendus de la cuisine parce qu'il ne voulait plus les voir. Une inondation suite à l'explosion d'un chauffe-eau avait finalement permis d'unifier le tout en une couche solide et pourrissante.

Une table d'inversion comptait parmi les pièces maîtresses de la collection du sous-sol, symbole de l'ultime victoire de la mère de David. Le père de David l'avait achetée à l'approche de la cinquantaine. Elle ressemblait à une table à repasser coupée en deux et montée sur quatre pieds bien solides. Il devait s'accrocher les chevilles dans les cales à la base de la table puis tirer sur un levier et se lancer en arrière pour se renverser la tête en bas autour d'un axe

horizontal à hauteur de bassin. Il se laissait ensuite tomber, retenu par les chevilles, la tête et les bras pendant entre les pieds de la table. Le but était de se détendre la colonne vertébrale. Enfant, David descendait de sa chambre le matin et trouvait son père la tête en bas au milieu du salon, le cou tordu pour regarder la télévision. « La gravité, lui disait son père. Faut suivre l'exemple des planètes. »

La mère de David détestait cette machine et refusait de l'épousseter. Avant qu'elle ne finisse par s'en aller, elle s'était battue chaque jour pour la voir descendre au sous-sol, où elle resterait hors de vue et ne présenterait plus aucun danger. Le père de David tenta d'abord de la vendre pour payer des factures après qu'elle l'eut quitté. Puis il se résigna à la descendre et elle termina ses jours au sous-sol, à demi enfouie sous des brassées de vieux atlas routiers.

Une semaine après l'enterrement de son père, David descendit pour observer la scène. Il vit les queues de lézards et les traces de moisissures rampantes, et referma la porte derrière lui en sortant. Il n'avait pas la force d'aller récupérer ce qu'il était venu chercher, ses anciens dossiers dentaires et son carnet d'adresses qui avaient autrefois été la preuve de son mérite et étaient en train de devenir le symbole de sa déchéance. Il aimait les regarder, à la façon dont les personnes sentimentales aiment à regarder des photos d'elles-mêmes, ou de leurs parents bébés. Quand il referma la porte du sous-sol, un vieux stylo-plume à l'encre séchée tomba du haut du chambranle et roula dans le couloir.

7.

FAIRE LA QUEUE à la poste ne lui demandait pas d'effort. Mais il lui fallait commencer par une marche de trente minutes en bord de route. Trois bus le dépassèrent. Il était rassuré de voir que chaque pas lui était possible. Un peu plus tôt, il avait fait entrer des ouvriers chez lui. Ils s'étaient présentés avec tous les papiers officiels et l'ordre de nettoyer les escaliers. Il ne savait pas vraiment qui les avait envoyés mais se sentait mal à l'aise de rester ainsi dans la maison avec eux.

Le bureau de poste était un bâtiment en briques bas. Les rampes bleues qui l'entouraient semblaient avoir été peintes il y a plus de mille ans. En se tenant à côté d'elles, c'était comme toucher du doigt un moment de l'Histoire.

À l'intérieur, les clients notaient leurs informations personnelles sur des feuilles de papier. Une femme sourit à David et lui indiqua un formulaire de changement d'adresse devant lui. Il le lui passa et elle l'accepta avec un petit hochement de tête, presque révérencieux. Tout semblait possible à la poste. Les clients apportaient des boîtes, des tubes et de petits cubes au guichet, puis les hommes et les femmes derrière le guichet les acceptaient et y collaient des timbres et des étiquettes indiquant leurs

destinations et leurs contenus, et à cet instant précis ils étaient aux États-Unis, et tous ceux présents dans cette pièce se trouvaient dans une ville de l'Ohio, dans un pays qui s'appelait les États-Unis, et les paquets étaient aux États-Unis eux aussi, et ensemble ils faisaient tous partie d'un même tout.

David chercha du regard l'employé de la poste qui avait pleuré mais ne le trouva pas. Il pensa au fait que tous les employés de cette poste avaient déjà dû pleurer un jour, même s'il n'avait pas été là pour les voir. Quand ce fut son tour de passer au guichet, il sortit un papier qu'il avait trouvé dans sa boîte aux lettres.

L'employé l'accepta et examina la feuille. « Faut regarder votre courrier tous les jours », dit-il.

David n'était pas vraiment d'humeur à parler, mais l'homme avait l'air aimable malgré son absence de sourire. « Excusez-moi, dit David, tout s'est un peu bousculé. »

L'homme fit claquer le formulaire sur le guichet puis commença à entrer les coordonnées de David dans son ordinateur. « Je vais avoir besoin d'une pièce d'identité. » David aperçut des flashes d'incisives latérales. Il lui tendit son permis de conduire.

« Vous pouvez toujours venir nous voir pour faire bloquer votre courrier, dit l'homme, on vous le gardera.

– Merci.

– Pas besoin de nous remercier, monsieur. C'est la mission du service postal des États-Unis. » Il tapota à nouveau le permis de conduire de David sur le guichet puis le glissa vers lui. « Je vais chercher votre courrier. »

Il passa dans l'arrière-salle et revint avec une liasse de courrier publicitaire et de factures. Une carte avec le nom de David y était accrochée. David accepta ce cadeau et sentit qu'il arriverait finalement peut-être à survivre. C'était bon de sortir de la maison.

8.

QUAND IL RETOURNA CHEZ LUI, les ouvriers s'y trouvaient encore. Ils étaient en train d'arracher la moquette des escaliers. Ils lui avaient tous paru plutôt gentils quand il leur avait ouvert la porte un peu plus tôt, mais, après son départ, ils avaient enfilé des combinaisons de protection et des masques et s'étaient postés dans l'escalier même où David avait récemment passé un certain temps. Il avait déjà eu assez de mal à les dépasser en montant et ne voulait pas avoir à le refaire. Il préféra rester assis dans la chambre, à respirer son odeur de pièce occupée. Il imaginait que la couette était couverte de particules de peau, et que s'étirer dessus le ferait se sentir comme dans le creux d'une main. Il roula sur le côté, ouvrit le compartiment à l'arrière du réveil et fit sortir la pile du bout de l'ongle.

Les ouvriers écoutaient du pop rock sur une radio portable. David en entendit un chanter. La musique avait l'air d'être filtrée ou de passer à l'envers. Mais c'était tout de même agréable d'avoir un peu d'animation à la maison. Il se souvenait du bruit de sa mère annonçant le petit déjeuner.

Il ne se rappelait pas avoir appelé les ouvriers, mais il se rappelait en revanche les avoir laissés entrer. Il était content qu'ils soient là.

Il était difficile de sortir de la chambre. Il les entendait se parler en criant, par-dessus le bruit de leurs machines dans l'escalier. Leurs voix parvenaient jusqu'à ses oreilles en un doux murmure. David se glissa au sol et s'assit dos contre le lit.

Ils finirent par venir lui parler. L'un d'eux l'aida à se relever et le conduisit jusqu'à l'escalier où il put voir que leur travail était terminé. Les déchets humains avaient disparu, la moquette aussi. Ils avaient découpé une ligne nette en haut de l'escalier et l'avaient arrachée, retirant les clous, ponçant ce qui restait collé. Les murs et les boiseries avaient été nettoyés au solvant. Les hommes avaient retiré leurs masques de protection, et leurs visages chauds et rouges suggéraient une bonne journée de travail accompli. Il n'arrivait pas à comprendre ce qu'ils lui disaient derrière ce bourdonnement, mais ils avaient l'air agréables et gentils avec lui et il acquiesça. Il avait conscience qu'ils lui parlaient en anglais, mais ils disaient des choses qu'il ne parvenait pas à saisir. L'un des hommes tendit une main gantée. David était désorienté. Il entendit un ukulélé. Les hommes se regardèrent. Ils avaient vraiment l'air gentils.

Quand ils ne semblèrent toujours pas vouloir partir, il lui vint à l'esprit qu'ils attendaient peut-être une forme de paiement. Il trouva des couverts en argent dans une boîte en velours et les leur donna avec un sourire. Il leur fit une petite révérence comme celle de la femme au bureau de poste, un geste de respect.

Les hommes sortirent par la porte d'entrée. David avait gardé la pile du réveil électronique coincée entre sa joue

et la deuxième molaire de son maxillaire droit. Une fois les hommes partis, il l'éjecta dans sa main et l'observa, ainsi dévoilée au grand jour, non sans un certain degré de satisfaction.

9.

FRANNY TRAVAILLAIT comme esthéticienne spécialisée en extraction de comédons et en peelings chimiques. Elle abordait rarement son travail, restant vague sur les détails comme par peur de trop en dire. « C'est plus compliqué que ça », disait-elle avant de changer de sujet sans développer davantage.

Environ une semaine après que les ouvriers eurent retiré la moquette des escaliers, cinq femmes de l'institut de beauté vinrent lui rendre visite et proposèrent à David de lui couper les cheveux. Elles se présentèrent sans prévenir, toutes vêtues du même débardeur et d'un tablier de l'institut. L'une d'elles étendit une bâche en plastique sur le sol de la cuisine et installa une chaise de salle à manger au centre. Elles avaient apporté une tondeuse et des produits.

« On peut faire quelque chose pour ce poivre et sel, dit l'une d'elles en tirant d'un coup sec sur une poignée de cheveux. Rafraîchir un peu ce look ? »

David sentit la bande de papier tirer sur son cou comme un col de curé. Il pensa à des manières polies de refuser.

« Laissons le papier alu en dehors de ça », dit une autre fille, et David comprit alors que la première ne s'était pas

adressée à lui, même si elle l'avait regardé et lui avait parlé, et que c'est ainsi que ça allait continuer.

« C'est vraiment gentil à vous de faire ça, remercia David. Franny a toujours dit que vous étiez très généreuses. » Elle n'avait jamais rien dit de tel à propos de quiconque, mais il sentit qu'il était important de l'inclure ici. Une jeune femme s'assit par terre et commença à lui faire les ongles de pieds avec du vernis transparent.

« Frances arrêta pas de nous tanner pour venir lui couper les cheveux, dit une des filles en époussetant les cheveux tombés sur les épaules de David. On s'est dit qu'on lui devait bien ça. Elle voulait pas le faire elle-même et elle disait que ça devenait vraiment urgent, comme il sort plus de chez lui.

– Même au-dessus des oreilles, dit une autre.

– Mais si, je sors de chez moi.

– C'est Aileen qui nous l'a dit.

Quand elle était encore en vie, Franny n'avait eu qu'une amie proche, une collègue. Aileen était gentille mais étrange, et elle portait pour l'institut un intérêt que David trouvait excessif.

– Ces orteils, dit celle au sol.

– Elle a dit que je ne sortais jamais de chez moi ?

J'aime pas cet endroit sur son cou. »

Une autre se pencha et commença à lui épiler les poils entre les sourcils. « Frances disait qu'il avait ses petites habitudes.

– Qui n'a pas ses petites habitudes ? »

Elles se lancèrent un regard et haussèrent les épaules, soulevant une vague de bretelles de débardeurs.

« Elle disait qu'un homme trouve toujours à s'occuper quand il est chez lui, dit l'une.

– Ça c'est Frances qui l'a dit, continua une autre.

– Elle était si belle, ajouta une troisième.

– À trop s'occuper..., dit la première.

– Merci », dit-il, puis : « je le suis » et « c'est vrai », dans un ordre qui arrêta les filles dans la valse de leurs instruments et les fit se tourner brièvement vers lui avec des sourires en coin. L'une d'elles se gratta le ventre avec le bord de ses ciseaux, grimaçant de plaisir. « On a tous nos petites habitudes, dit-elle.

– Il en a bien bavé ces derniers temps », dit une autre en tirant sur le débardeur de la première pour couvrir son ventre.

Une des filles n'avait pas prononcé un seul mot mais fredonnait une chanson que David connaissait. Il pensa à sa mère en train de lui couper les cheveux, assis sur une chaise en bois calée dans la baignoire.

La fille qui s'était gratté le ventre s'avança vers David, du fil dentaire tendu entre les doigts. « Ouvrez grand », lança-t-elle gaiement, et David pencha poliment la tête en arrière en ouvrant la bouche. La fille y plongea ses petites mains et enfonça le fil entre ses dents. Il entendit le claquement de résidus gluants émergeant entre sa deuxième et sa troisième molaire. La fille fit tourner ses doigts et enfonça le fil dentaire entre ses dents avec plus d'assurance que toutes les assistantes dentaires qu'avait pu rencontrer David. Lors des recrutements pour son cabinet, il avait fait en sorte que les candidates lui passent du fil. Il pouvait ainsi mieux voir comment chacune se débrouillait

avec du fil dentaire, avec des dents et avec les différentes pressions à exercer. Il était tout à fait capable de distinguer les mains nerveuses et tâtonnantes de celles ignorantes ou simplement maladroitement, celles qui pressaient plus fort en atteignant le sillon gingival, faisant dégorger le sang des gencives gonflées de David. Entre les mains de cette esthéticienne, il sentit ses gencives attendries et aimées.

« Vous êtes douée », dit-il en passant la langue sur ses dents quand elle retira ses mains. Aucune trace de sang ne brillait sur le fil dentaire.

Elle déroula le fil de ses doigts et le laissa tomber dans la poubelle. « C'est moi qui devais le faire à mon frère, expliqua-t-elle en lui tapotant le genou.

– On s'est dit qu'un type qui sortait déjà pas de chez lui avant sortirait encore moins maintenant, dit celle assise au sol, après tout ce qu'il s'est passé. »

Quand elles eurent fini, les femmes ôtèrent la blouse et la collerette en papier et lui tendirent un miroir pour se regarder. Elles rangèrent leurs ciseaux et leurs produits dans des sacs en toile noire et plièrent la bâche en plastique en y enfermant ses cheveux coupés. L'une d'elles replaça la chaise sous la table. L'une après l'autre, elles le serrèrent dans leurs bras, et il leur donna à chacune un livre choisi dans sa bibliothèque. Cette transaction eut lieu près de la porte. L'une des filles avança sa main vers la poignée pour la retirer aussitôt en grimaçant. « Foutu choc, dit-elle.

– C'est l'hiver », fit une autre.

Les filles agitèrent la main alors que leur voiture s'éloignait dans l'allée. David les salua aussi en pensant